

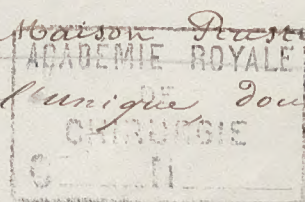
Eloge de M^r Quesnay.

lu devant l'Académie publique du 27 avril 1775.

M. Laperouse

François Quesnay, naquit à Mérey, près Montfort l'Amaury, le quatrième juin 1694. Son père, avocat à Montfort, y faisoit sa résidence ordinaire, occupé de se rendre inutile au barreau, en mettant d'accord les clients qui le rendoient avec confiance l'arbitre de leurs différends. Sa mère, femme laborieuse & intelligente, demouroit habituellement au village de Mérey, livrée aux soins d'un domaine qu'elle possédoit en propriété, & dont le revenu suffisoit à faire vivre la famille dans une honnête aisance. L'éducation de jeune Quesnay fut fort négligée. Jusqu'à l'âge d'onze ans, il ne connut d'autre occupation que celle de concourir, sous les ordres d'une mère très active, aux détails domestiques que fournis la vie champêtre. Enfin, à cet âge, il sentit de luy même le besoin d'apprendre à lire; & le livre intitulé: La Maison Rustique, fut le premier, & longtemps l'unique, dont il put

ARC 1 d. 2 n° 26 (3a)



Clode de Mr. Greenway

In the office for the 27th Nov 1772.

disposer. Aussi son esprit, dans ses premières constructions, fut appliqué à des objets sur lesquels il avoit déjà acquis des connoissances pratiques très étendues. Il lisoit avec réflexion & avec fruit, parce qu'il pouvoit juger de la conformité de la doctrine avec les faits. Des études précoces, dirigées suivant tout autre plan, lui auroient été moins profitables. C'est peut-être à celui que le hasard avoit, pour ainsi dire, tracé que le jeune Quesnay a été redevable du caractère d'esprit dont il sembloit que la nature seule l'eût favorisé. Les préjugés, les fausses connoissances ne se sont point identifiés avec ses premières idées. Par une heureuse habitude, contractée dès sa jeunesse, il n'a jamais formé de raisonnemens sur aucune matière, sans avoir examiné préalablement les faits positifs qui devoient leur servir de base. Il les considéroit sous toutes leurs faces. Il les apprécioit, les combinait, & il étoit très en garde sur les conséquences. Personne n'a fait un usage plus raisonnable du doute méthodique. Tous ses ouvrages portent l'empreinte de cette disposition particulière, je dirois presque du tempérament d'esprit qui lui étoit propre.

Le curé de Mérey lui apprit les principes de la langue Latine; & il en sut bientôt plus que son maître. L'application & un travail opiniâtre lui firent faire en peu de temps des progrès plus solides que s'il eût été obligé de se conformer à la méthode du meilleur instituteur. Le traité de la recherche de la vérité, dont il fit l'acquisition, devint sa lecture favorite. Dans la physique ou croiroit qu'il a eu le charactère de Bacon pour maître; & le père Hales, auquel se



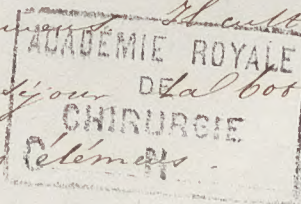
[Faint, illegible handwriting, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text appears to be a continuous paragraph.]

seroit fait honneur d'avoir un tel disciple en métaphysique.

C'est avec ces dispositions, qu'à l'âge de seize ans, il se décida à apprendre la Chirurgie. On le mit à cet effet sous la conduite du Chirurgien d'un Village voisin, de qui il apprit à saigner. Le disciple ne tarda pas à s'apercevoir que le livre élémentaire qui devoit servir de guide à son instruction étoit moins au dessus de sa portée que de celui qui devoit le lui faire comprendre. Il prit le parti de venir à Paris pour y suivre les écoles publiques & particulières, fréquenter les hôpitaux, enfin se rendre capable dans l'art qu'il vouloit embrasser.

La solidité de son jugement est un gage du succès de ses travaux. Il logeoit à Paris dans la maison d'un artiste célèbre, M. Cochin père, graveur. Le jeune Quesnay, pour se délasser de ses travaux, s'amusoit à dessiner. Mais ses récréations étoient toujours au profit de ses études. On a des estampes, où sont représentés presque tous les os du corps humain, qu'il avoit dessinés & gravés dans le temps qu'il étoit occupé de son cours d'Ostéologie.

Après avoir fait cours de Chirurgie & d'Anatomie, suivant la manière abrégée qui étoit alors en usage, M. Quesnay alla s'établir dans un village nommé Orges. Son projet étoit raisonnable. Il vouloit commencer l'exercice de l'art sur un petit théâtre, afin de pouvoir joindre l'étude & la méditation à la pratique qu'il s'attendoit à voir très bornée dans les commencements. Il cultiva plus particulièrement, pendant ce séjour de la botanique, dont il avoit eu à Paris les premiers éléments.



Handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is written in cursive and is mostly illegible due to fading and the texture of the paper. It appears to be a letter or a formal document, with several lines of text visible across the page.

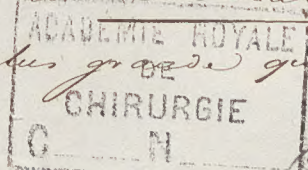
En 1718, M. Quesnay se présenta aux Chirurgiens de la ville de Mantes sur Seine, pour subir les examens nécessaires, afin de parvenir à la maîtrise en Chirurgie dans cette ville. Il n'eut pas le bonheur de leur être agréable. Sur l'acte de leur refus, il vint à Paris & fut admis, pour la ville de Mantes, avec applaudissements.

Ses succès le firent bientôt connoître avantageusement. On lui confia la place de Chirurgien en Chef de l'Hôtel Dieu, où il eut occasion de faire des cures heureuses. Il se fit un nom dans la pratique des accouchements.

Constantement appliqué à l'étude de l'art de guérir, M. Quesnay n'en négligeoit aucune partie. Il parut, en 1727, un traité sur une question fondamentale de médecine pratique, par l'un des membres de la Faculté de Paris, qui jouissoit de la plus haute réputation. Il avoit pour titre: De l'usage des différentes sortes de saignées, principalement de celle du pied, par Jean Baptiste Sylva, médecin consultant du Roi et médecin ordinaire de S. A. S. Monseigneur le Duc. Il y a peu de parties dans le corps, d'où les Anciens ne se soient avisés de tirer du sang. Cela devoit rendre le choix des saignées très difficile, puisqu'il l'étoit même dans le temps de cette discussion, quoiqu'on se fût borné à ne plus saigner que du bras, du pied & du col. Cette difficulté du choix vient, suivant M. Sylva, de ce qu'il faut distinguer, dans toutes sortes de saignées, trois différents effets qu'elles produisent toujours:

1^o Elles ruident une certaine quantité du sang contenu dans les vaisseaux, c'est l'évacuation.

2^o Elles attirent une plus grande quantité de



sang dans la partie où l'on saigne & dans les parties voisines qui reçoivent le sang du même tronc d'artère, c'est la dérivation.

M. Dreu

[3^e] Enfin, en déterminant le sang vers la partie où l'on saigne & dans les parties voisines, elles le détournent d'autant des parties plus éloignées qui reçoivent le sang par des vaisseaux opposés. C'est la révulsion.

D'après ces principes qui simplifioient, aux yeux même des personnes qui n'étoient pas de l'art, l'usage du secours le plus efficace de la médecine, M. Sylva conduisoit qu'il falloit toujours saigner de la partie opposée au siège du mal; qu'il y auroit de l'imprudence & de la témérité de commencer dans les maladies de la tête par plusieurs saignées du bras, pour en venir ensuite aux saignées du pied. Il assume que la bonne pratique demande toujours qu'on commence par celle-ci, & qu'on la réitère suffisamment quand il s'agit de prévenir les embarras du cerveau, ou d'y remédier s'ils sont faits, comme elle exige qu'on emploie toujours la saignée du bras, lorsqu'il n'est question que de détourner ou de dissiper les inflammations du bas ventre.

La réputation de M. Sylva donnoit un très grand poids à son ouvrage, orne d'ailleurs des grâces d'un style séduisant. M. Quesnay, par son zèle pour sa propre instruction, lut ce livre & crut qu'il falloit un nouvel examen avant que de se décider sur une matière si intéressante. A l'aide d'une machine hydraulique de son invention, il parvint à prouver démonstrativement par la connaissance de la disposition des organes, qui servent à entretenir & à diriger le cours des liquides qui

ACADEMIE ROYALE
CHIRURGIE

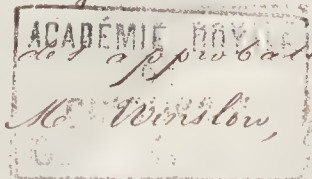


Handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is written in a cursive script and is mostly illegible due to fading and the texture of the paper. It appears to be a letter or a formal document, with several lines of text visible across the page.

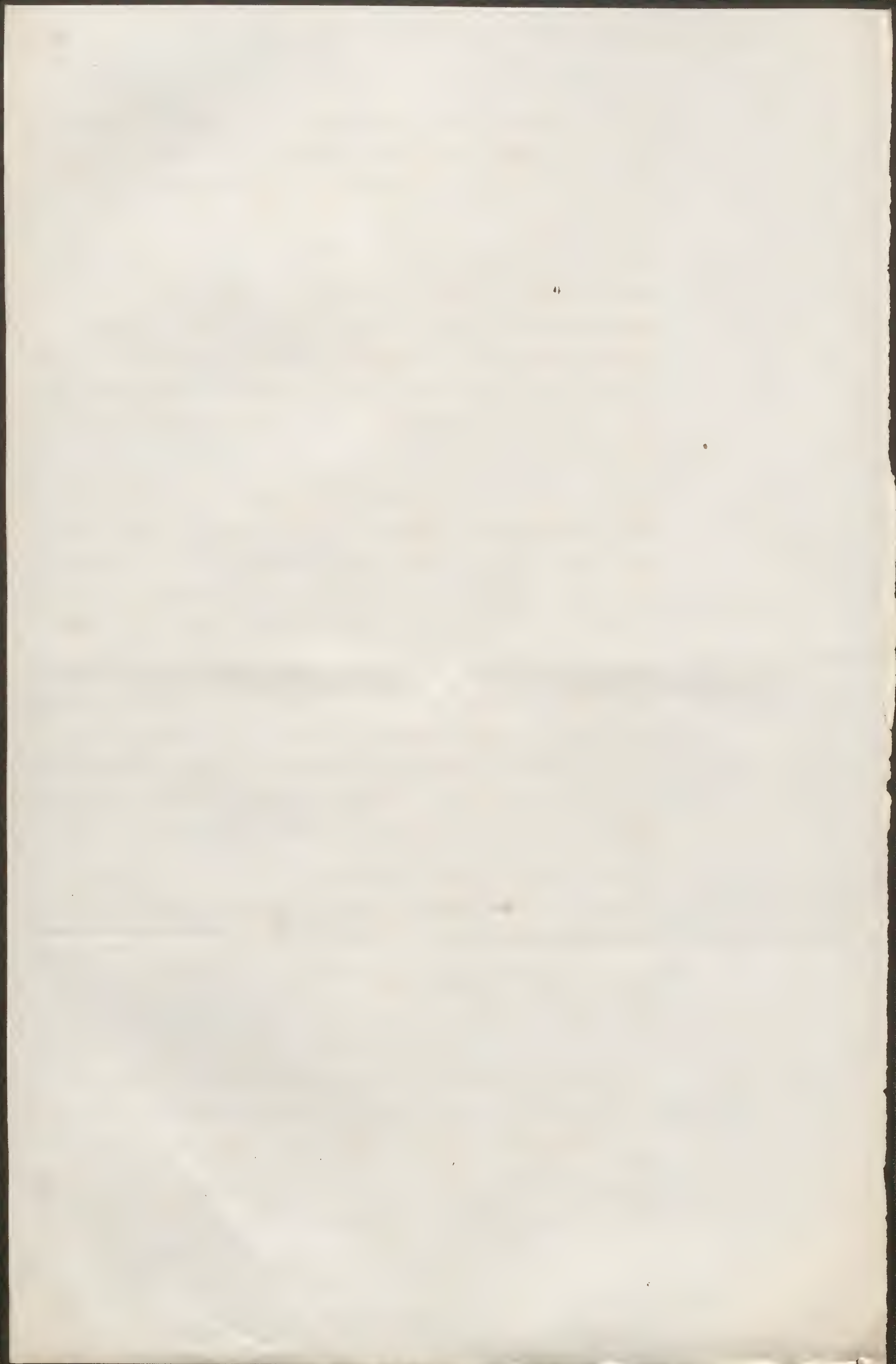
circulant dans notre corps et qui en arrosent les parties,
 & par les loys de l'hydrostatique, que toutes les saignées,
 en quelque lieu qu'on les pratique, agissent essentiellement
 par la déplétion; qu'elles sont toujours dérivatives &
 qu'il ne se fait point de révulsion. En sorte que les
 maladies qu'on prétend avoir guéries par les saignées du
 pied se seroient terminées avec le même succès par une
 égale évacuation, en les faisant au bras, surtout dans le
 cas où l'on ne doit tendre qu'à désemplir, et les mêmes qu'on
 doit aspirer plus particulièrement à guider les vaisseaux de
 la tête.

Mr. Sylva disoit positivement le contraire.
 Il croyoit la saignée faite au bras toujours dangereuse
 dans les maladies de la tête parce qu'on court risque,
 selon lui, par leur moyen, s'y augmenter les engagements.
 Mr. Héquet avoit déjà combattu cette doctrine, relative-
 ment à la saignée du pied dans la petite vérole, que
 Mr. Sylva vouloit accréditer dans la pratique, sous
 prétexte que la tête est principalement embarrassée dans
 cette maladie. Mr. Héquet soutenoit que la saignée
 du bras y étoit plus utile & qu'elle n'avoit pas le
 fâcheux inconvénient de procurer l'embarras du poulmon,
 comme celle du pied. Cette controverse entre ces deux
 médecins remplit la plus grande partie du second tome
 du traité de Mr. Sylva, dont il cherchoit à retirer le
 plus d'exemplaires qu'il put, lorsque la brochure du
 Chirurgien de Nantes fut connue.

Il sera permis de faire icy une réflexion
 un peu triste sur la misérable condition des hommes
 qui font le jouet des opinions discordantes de ceux à
 qui ils confient le soin de leur santé & de leur vie.
 Le livre de Mr. Sylva étoit muni

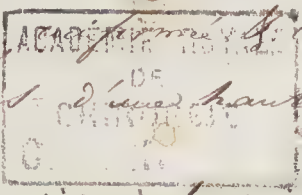


des approbations les
 plus concluantes en sa faveur. Mr. Winslow, le plus



grand Anatomiste qui existait alors, & qui avoit
examiné l'ouvrage en qualité de Censeur Royal, dit
que l'Auteur, en traitant le point important du
choix des différentes sortes de saignées, le met dans la
même évidence qu'Harvie a mis celui de la circulation
du sang, ⁽¹⁾ et qu'il fait voir d'une manière simple &
démonstrative, par les lois que la nature suit dans
l'un, celles qu'il faut suivre dans l'autre. Les
Commissaires de la faculté assurés qu'avant
le traité qu'ils approuvent, on n'étoit conduit que
par une routine aveugle sur ce point, qui est l'un des
plus importants de la pratique de Médecine; qu'on
est redevable à M. Sylva d'avoir levé tous les doutes
qu'on pouvoit avoir sur la matière qu'il a éclaircie,
& que l'ouvrage mérite d'être avoué par la
Compagnie. M. Quesnay, de son côté, invoque
l'autorité de la raison & le suffrage de l'expérience.
Il rappelle, avec beaucoup d'érudition, les préceptes
des anciens & des modernes, qu'il a l'art d'opposer à la
doctrine de son adversaire. On jugera du caractère
d'esprit de M. Quesnay, par ce qu'il dit à cette
occasion sur l'autorité.

" Je l'avoue, ce sont ses propres
expressions, en fait de pratique, je suis assés esclave
" de cette autorité. En médecine, le vrai est difficile,
" à saisir. Balloté, dans l'exercice de cet art, par des
" faits & des observations pour & contre, nous n'osons
" nous fixer qu'après qu'une longue épreuve nous
" a fait sentir la méthode qui réussit le plus
" souvent. C'est pourquoi les préceptes qui ont
" coûté tant de siècles pour être appuyés sur une
" expérience toujours réitérée, ont servi
" par une infinité de praticiens d'une haute



ARC 1
d. 2
n. 26 (39)

(1) Voyez l'ouvrage de M. Flourès, intitulé: histoire de la doctrine
de la Circulation du sang, Paris 1834. n. 12

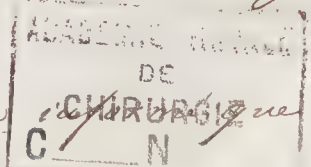
réputation, sont bien d'un autre poids dans mon esprit & me déterminent bien plus efficacement qu'une route non encore frayée, qu'on veut nous tracer à la lueur d'une nouvelle doctrine.

D'abus de mille erreurs, que nous avons vues, dans ces derniers temps, se glisser dans la pratique, à la faveur de plusieurs raisonnements en apparence solides, qui ont cependant quitté la place pour la céder à d'autres encore plus vraisemblables, nous sommes devenus crautifs & défiants. „

Cette crainte & cette défiance étoient le fruit des réflexions les plus salutaires. Il est bien malheureux que les malades soient exposés à être victimes de ces contradictions, & qu'il y ait autant de règles différentes de conduite qu'il y a de différence dans la capacité et les opinions des hommes.

La première production de M. Guesnay lui ouvrit un chemin à la gloire; et il ne s'en doutoit pas. Sa philosophie le retenoit à Mantres, dans le cercle étroit de ses occupations ordinaires. Mais son traité éveilla l'attention de M. de la Peyronie, qui avoit déjà connu les grandes vûes, qu'il a montrées depuis, pour l'illustration de son art. Ses observations sur les effets de la saignée, publiées en 1730, n'étoient point anonymes. On voyoit au frontispice qu'elles avoient pour auteur François Guesnay, maître en art, membre de la société des arts & chirurgien à Mantres. Cette société des arts a existé quelques années, à Paris, sous la protection de S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont, prince du sang. Nous en avons parlé dans l'éloge de M. Bassuel.

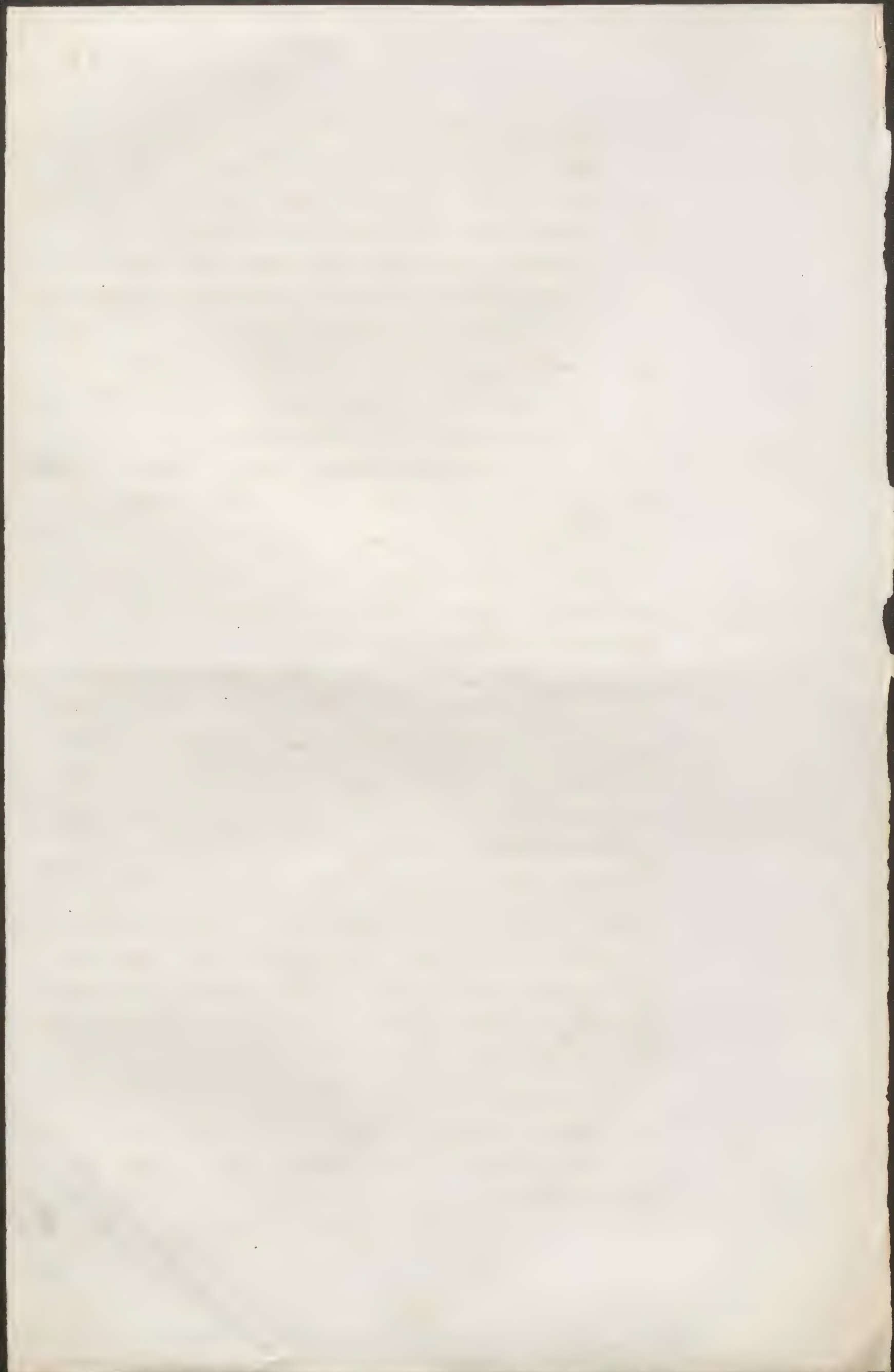
M. de la Peyronie



M.

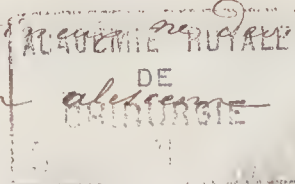
ARC 1

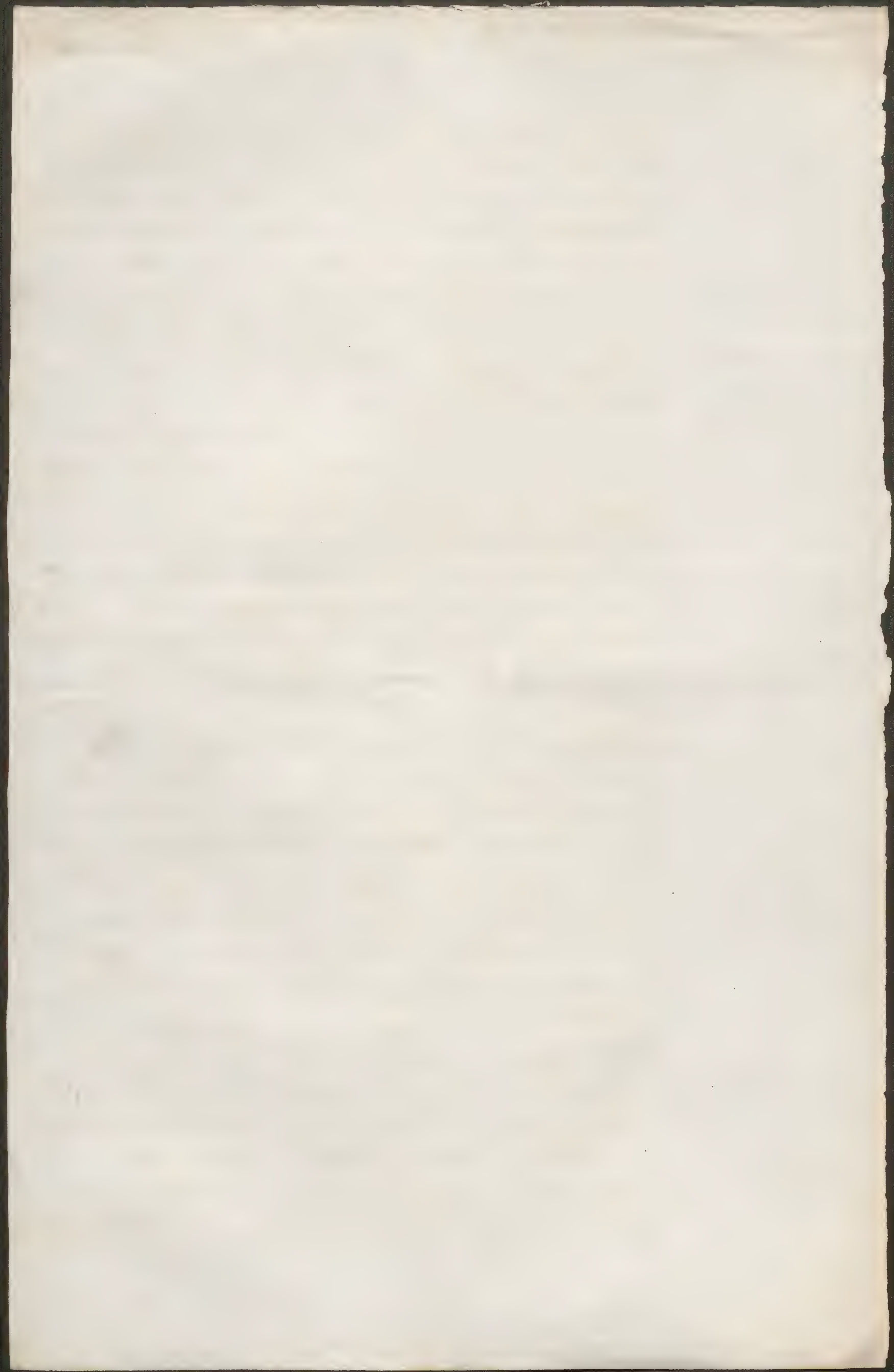
d'2 n°26 (3h)



guesnay étoit estimé & accueilli chez tous les seigneurs des Châteaux voisins, & qu'il étoit ^{un} avec distinction particulière, à Saino Germain, par feu M^r. le Maréchal de Noailles, chercha à l'y rencontrer. Il avoit le tant-fait, & il trouva que M^r. Guesnay étoit l'homme essentiel qui lui conversoit pour l'accomplissement de ses desseins. Il détermina feu M^r. le duc de Villeroy à lui faire un sort honnête, en lui confiant le soin de sa santé.

[C'est chez ce Mécène qui devint bientôt son ami que M^r. Guesnay composa l'essai physique sur l'économie animale, publié en 1736. Il y traite fort au long du blême, les nouvelles connoissances qu'il répand sur cette matière sous les principes d'une excellente physiologie. On n'a pas assez considéré avec quelle sagacité il distingue les humeurs de la masse du sang par des caractères spécifiques, qui en constituent cinq genres différents. Les sucs albumineux, semblables au blanc d'oeuf, dont la propriété est de se durcir à la chaleur; ils sont susceptibles d'une putréfaction très foetide & d'une acrimonie alkaline: Les sucs gras, que la chaleur fond, qui se figent au froid & qui ne se délayent point dans l'eau; ces sucs en devenant vicieux contractent une acrimonie rance, tels sont la graisse, la moelle & autres sucs gras. Les sucs gélatineux ont du rapport avec les graisses, en ce qu'ils se figent au froid & se fondent à la chaleur, à la différence des sucs albumineux, auxquels la chaleur donne de la consistance; ils se mêlent à l'eau à la différence des sucs gras; dans leur dépravation, les sucs gélatineux ne deviennent ni putrides, ni rances, mais ~~aliburne~~ ^{aliburne} C'est ce qu'on



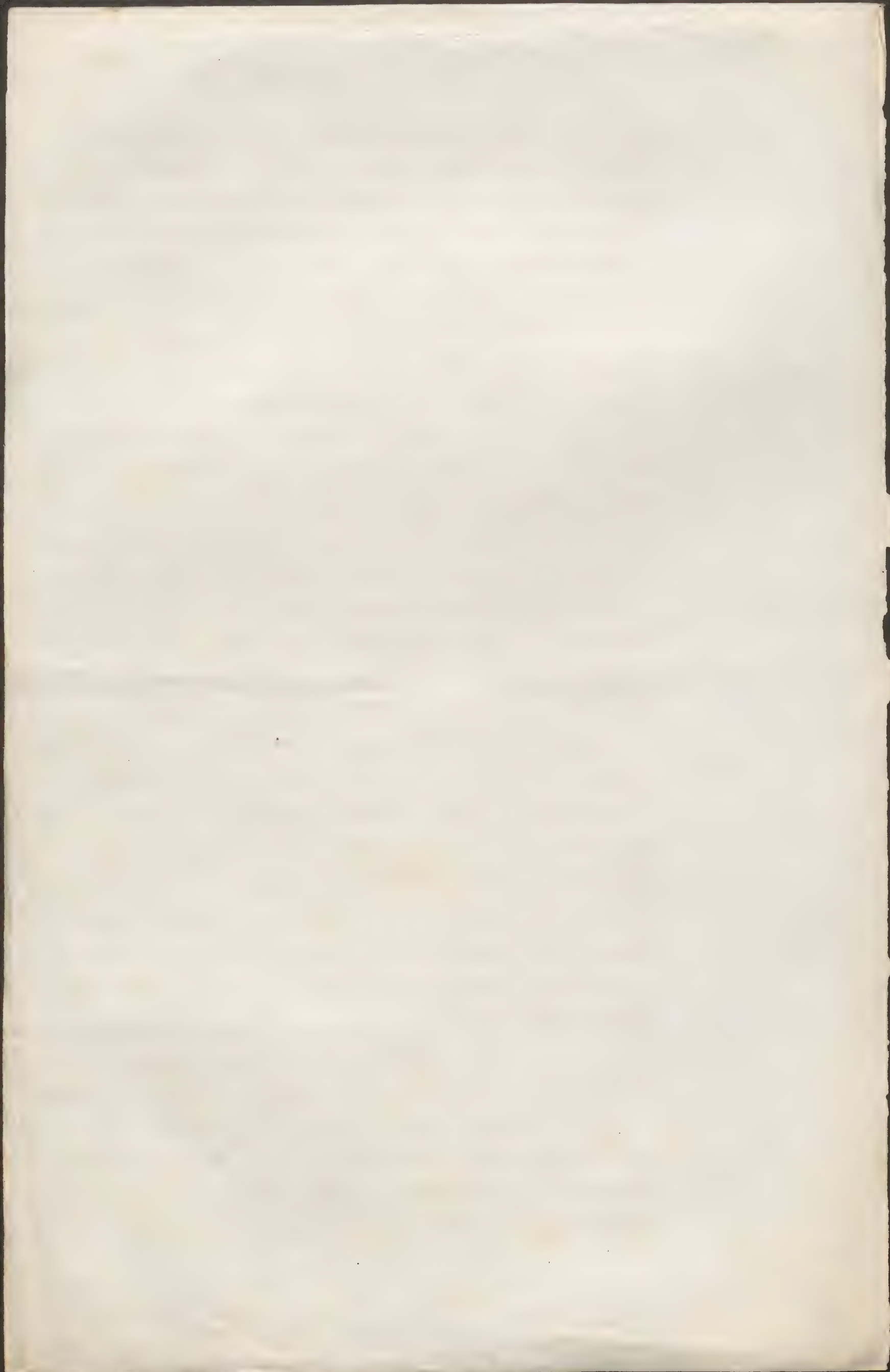


remarque dans les gelées et dans les bouillies faites avec la chair des animaux. Les sucs bilieux sont opposés à tout ceux dont on vient de parler, ils sont savonneux & se délayent facilement dans l'eau. ils contractent une saveur très amère, & dans leur perversion, ils font très disposés à l'acrimonie alkaline; enfin, l'humour aqueux, que M. Quesnay appelle particulièrement la sérosité, sert de véhicule à toutes les autres humeurs.

Ces connoissances physiologiques changeront un jour à beaucoup d'égards la face de la pathologie, lorsqu'à l'aide de bonnes observations éclairées par des notions empruntées de la Chimie, on jugera mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici des maladies qui tiennent du vice des humeurs, ou dans lesquelles les humeurs se dépravent & se pervertissent accidentellement. Boerhaave, dans son excellent traité de la Carie, a fait connoître les funestes effets de la putrefaction de l'humour médullaire; & M.^r Quesnay a mis à la tête du premier volume des mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, une dissertation qui ouvre une carrière toute nouvelle sur ce sujet important. Elle a pour titre: Mémoire sur les vices des humeurs, dans lequel on établit les principes physiques qui doivent servir de fondement à la doctrine de la suppuration, de la gangrène, des tumeurs, des playes, des ulcères & d'autres sujets de Chirurgie.

L'art de guérir par la saignée parut aussi en 1736. M. Quesnay y explique les effets & l'usage de ce moyen capital dans la plupart des maladies, qui sont du ressort de la Chirurgie & de la Médecine. Ses réflexions lui firent découvrir un effet particulier & très important de la saignée, &

ROYALE
CHIRURGIE
N.



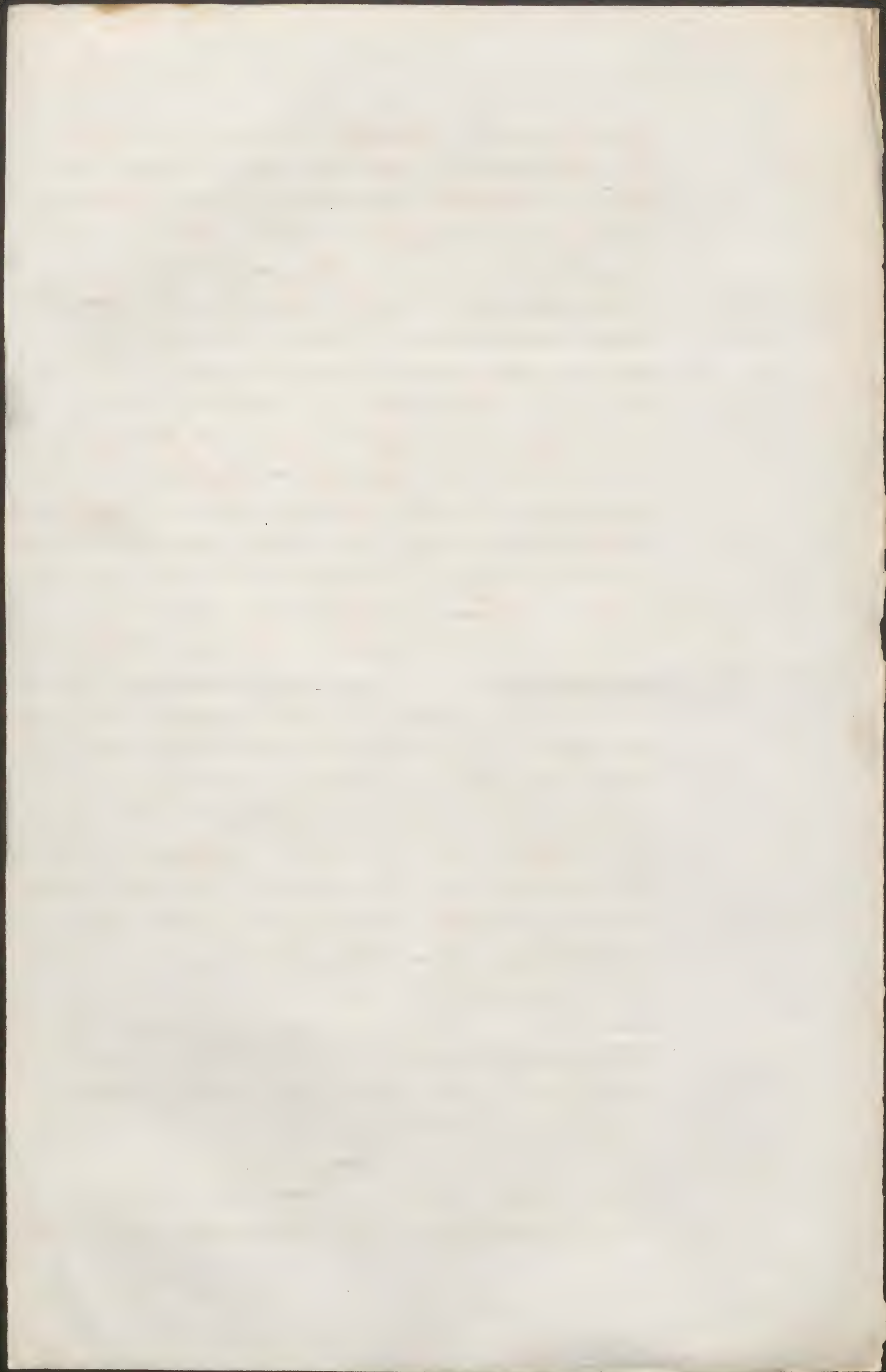
pour l'exprimer, il fut obligé d'enrichir la langue d'un mot nouveau. Quand on tire du sang d'une veine, la déplétion des vaisseaux est en proportion de la quantité du fluide évacué. Mais comme le sang veineux a une qualité particulière, l'évacuation qu'on en fait dépouille de la partie rouge contenue. Dans les veines la masse du sang, en plus grande quantité que des autres sucs qui circulent dans des vaisseaux d'un autre genre. Cet effet, auquel M. Quernay a donné le nom très expressif de Spoliation, est très marqué par la couleur pâle, que conservent assez longtemps ceux à qui l'on a saigné proportionnellement plus de sucs rouges que des autres humeurs, ce qui est l'effet des saignées ou des hémorrhagies. Cette idée est lumineuse & jette un grand jour sur l'usage des saignées.

[17-257]
M. Deleurye

L'année suivante, en 1737, M. Quernay fut agréé au corps des Maîtres en Chirurgie de Paris, à la faveur d'une charge de Chirurgien aux rapports de la Prévôté de l'Hôtel. Elle avoit été créée vingt ans auparavant pour l'aggrégation de M. de la Peyronnie. On se récrieroit pas avec autant de raison qu'on le fait sur l'extension abusive de semblables privilèges, s'ils ne servoient qu'à des acquisitions aussi honorables.

Le 17 Juin 1740, l'Académie Royale de Chirurgie fut informée, par une lettre écrite à M. de la Peyronnie, que le Roi avoit nommé M. Quernay à la place de Secrétaire.

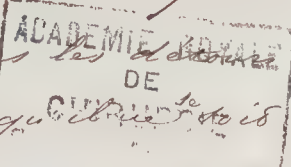
C'est en cette qualité qu'il travailla à la rédaction du premier ACADEMIE ROYALE DE CHIRURGIE pour mémoire dont la préface est un morceau achevé, où brillent

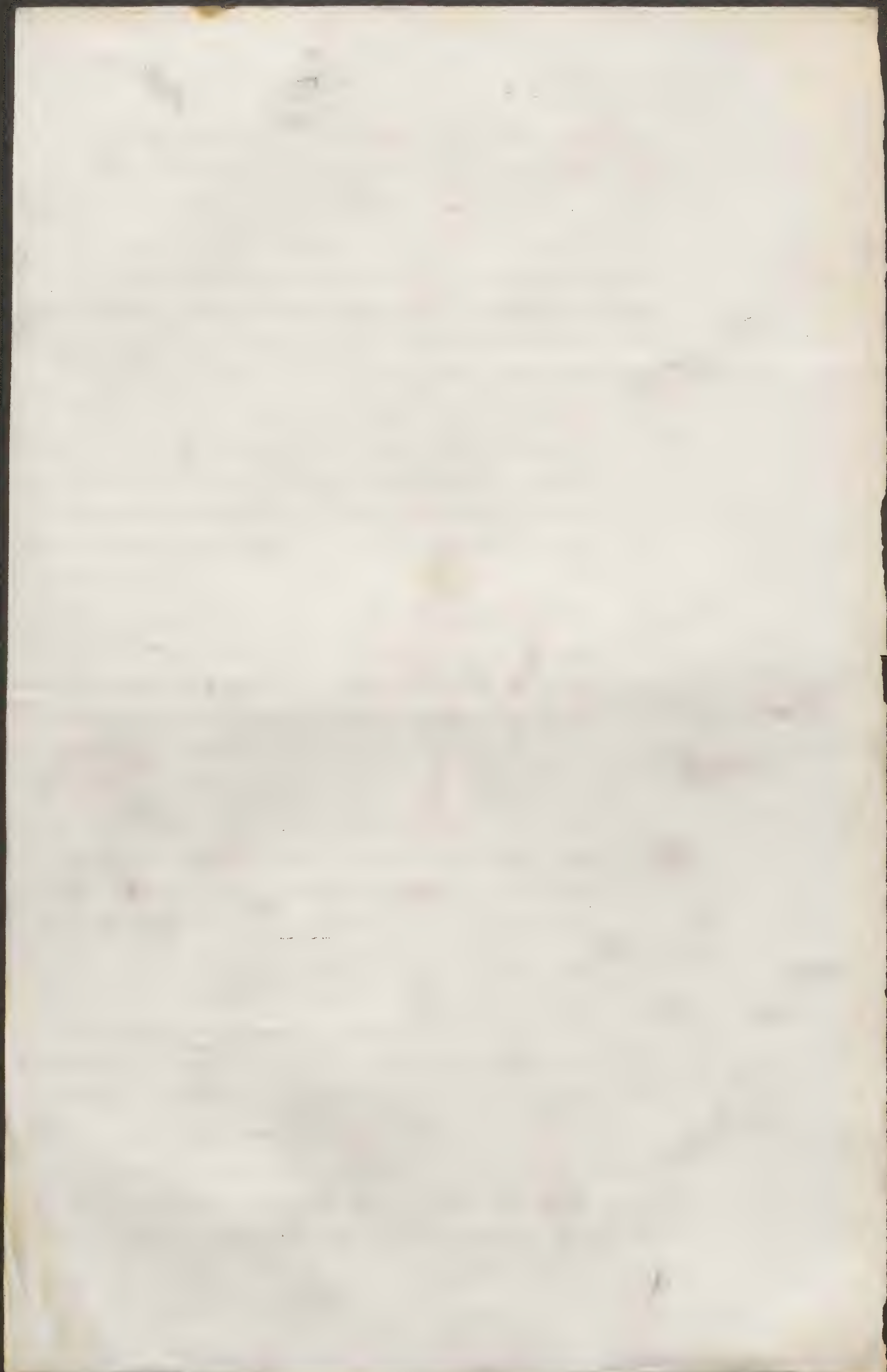


également le savoir, l'érudition et la plus saine philosophie. On y fixe les idées qu'on doit avoir sur l'observation & l'expérience qui sont les bases de l'art, sur l'étude & la pratique, & sur les travaux que la Chirurgie exige. Il y peint les connaissances profondes qui font le mérite & la difficulté de cet art, & par quelles manières on peut en attendre les progrès. Il n'y avoit qu'un homme de génie, tel que M. Quesnay, qui pût exposer ces vérités avec l'énergie convenable.

« Les grands Chirurgiens, dit-il, sont aussi rares que le génie, le savoir & les talents. Le génie est la source des lumières, c'est l'instrument universel; mais il est, pour ainsi dire, tel que le corps. Il s'engourdit quand il est dans l'inaction. L'esprit qui n'a pas été cultivé est aussi incapable de distinguer les objets, d'en voir les liaisons, de suivre exactement le fil d'un raisonnement, que le corps est incapable d'agilité & de souplesse, lorsqu'il n'a pas été exercé. Il faut donc que l'esprit soit préparé pour entrer dans la Chirurgie, comme il doit l'être pour entrer dans les autres sciences, c'est à dire, qu'il faut porter dans l'étude de l'art les connaissances qui nous dévoilent les opérations de la nature. Sans ces connaissances on ne sauroit pénétrer jusqu'aux vérités qui forment les règles par lesquelles on doit se conduire dans la cure des maladies. »

La solidité d'un langage aussi noble est prouvée par l'énumération d'un grand nombre d'hommes attachés à l'exercice de la Chirurgie, & dont l'esprit préparé par l'étude des langues savantes, cultivé par les belles lettres, enrichi des connaissances philosophiques, a porté le flambeau dans tous les défilés de notre art. M. Quesnay ne nie pas qu'il n'y ait eu d'élevé de



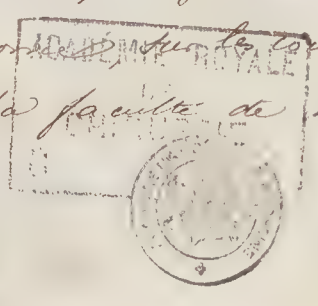


hommes qui, conduits seulement par leur génie, ont
laissé dans la Chirurgie des traces durables de leur
talent; mais de tels hommes sont rares. «Ars, dit-il,
seroit resserré dans des bornes fort étroites, si seules
richesses n'avoient pu sortir que d'une source que la
nature ouvre si rarement. Il semble que, par une
singularité qui ne s'est peut-être jamais si souvent
montrée, ces deux sources se soient réunies pour donner
M. Quesnay à la Chirurgie.

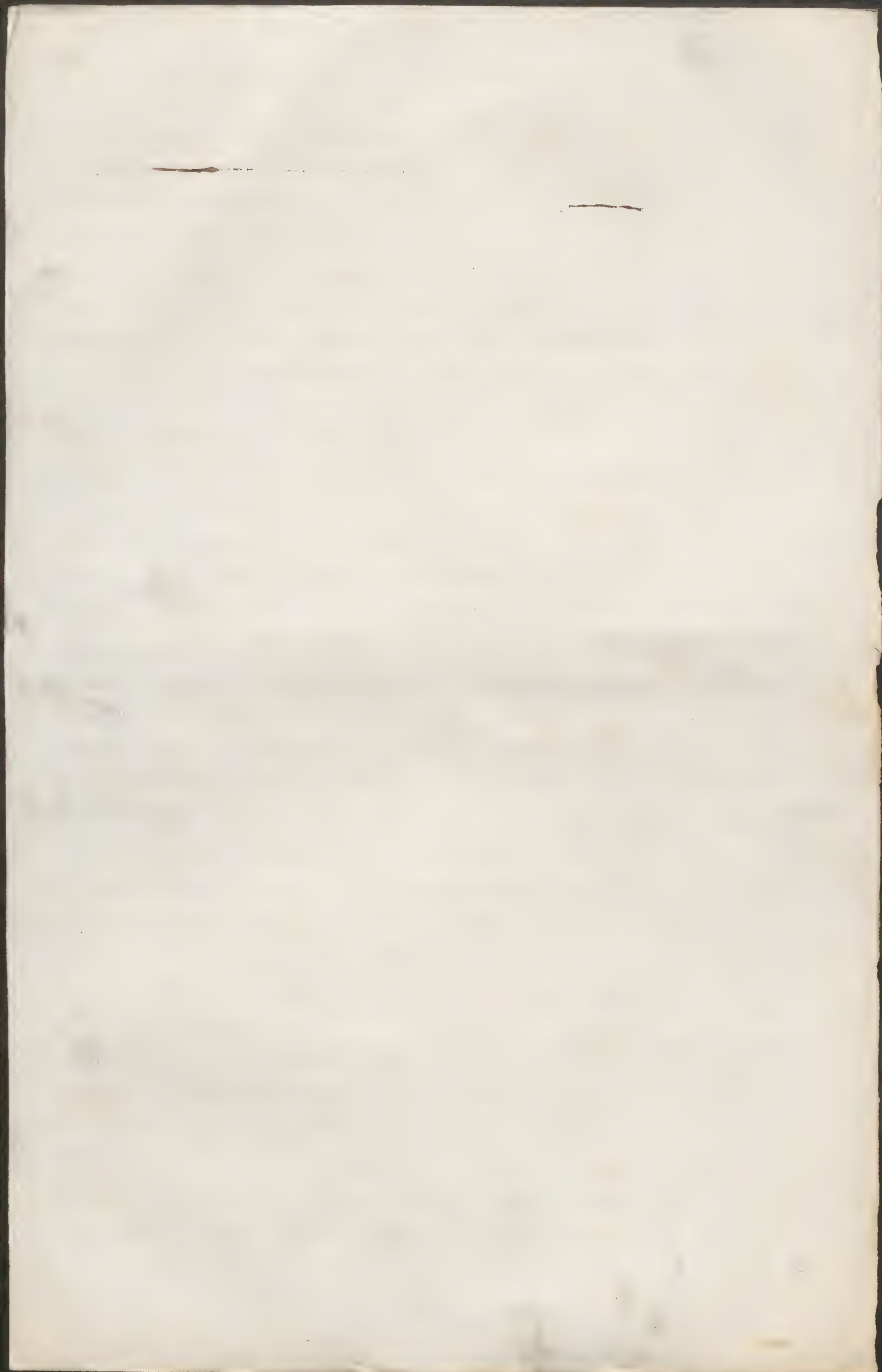
Ses dissertations sur le trépan dans
les cas douteux, sur les playes du Cerveau, les
explications du Crane & la multiplicité des
trépan, donnent un grand prix au premier tome des
Mémoires de l'Académie de Chirurgie. Elles montrent
le discernement de l'auteur dans la Discussion des
faits, & un jugement des plus sages dans les conséquences
qu'il en a tirées.

En 1744, il accompagna aux armées
M. le Duc de Villeroy, dont il étoit le commissaire.
Pendant la maladie du Roi, à Metz, il se fit graduer
en l'Université de Tournai, où il obtint le
bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine,
le neuf septembre, après avoir soutenu une thèse sur
les maladies soporeuses, de affectibus soporosis in genere.

Le tumulte des camps & du
Quartier général n'empêchoit pas M. Quesnay de
s'appliquer à l'étude. Il venoit passer les quartiers
de l'hiver à Paris, & son dévouement à son corps
a été de la plus grande utilité. C'est lui qui a fourni
en plus grande partie les matériaux qui ont servi de
base à l'excellent mémoire écrit par feu M. de Genèze,
avocat, pour M. de la Peyronnie, sur la contestation
qui s'étoient élevée entre la Faculté de Médecine

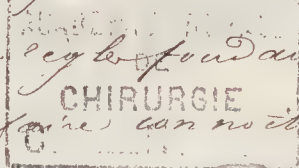


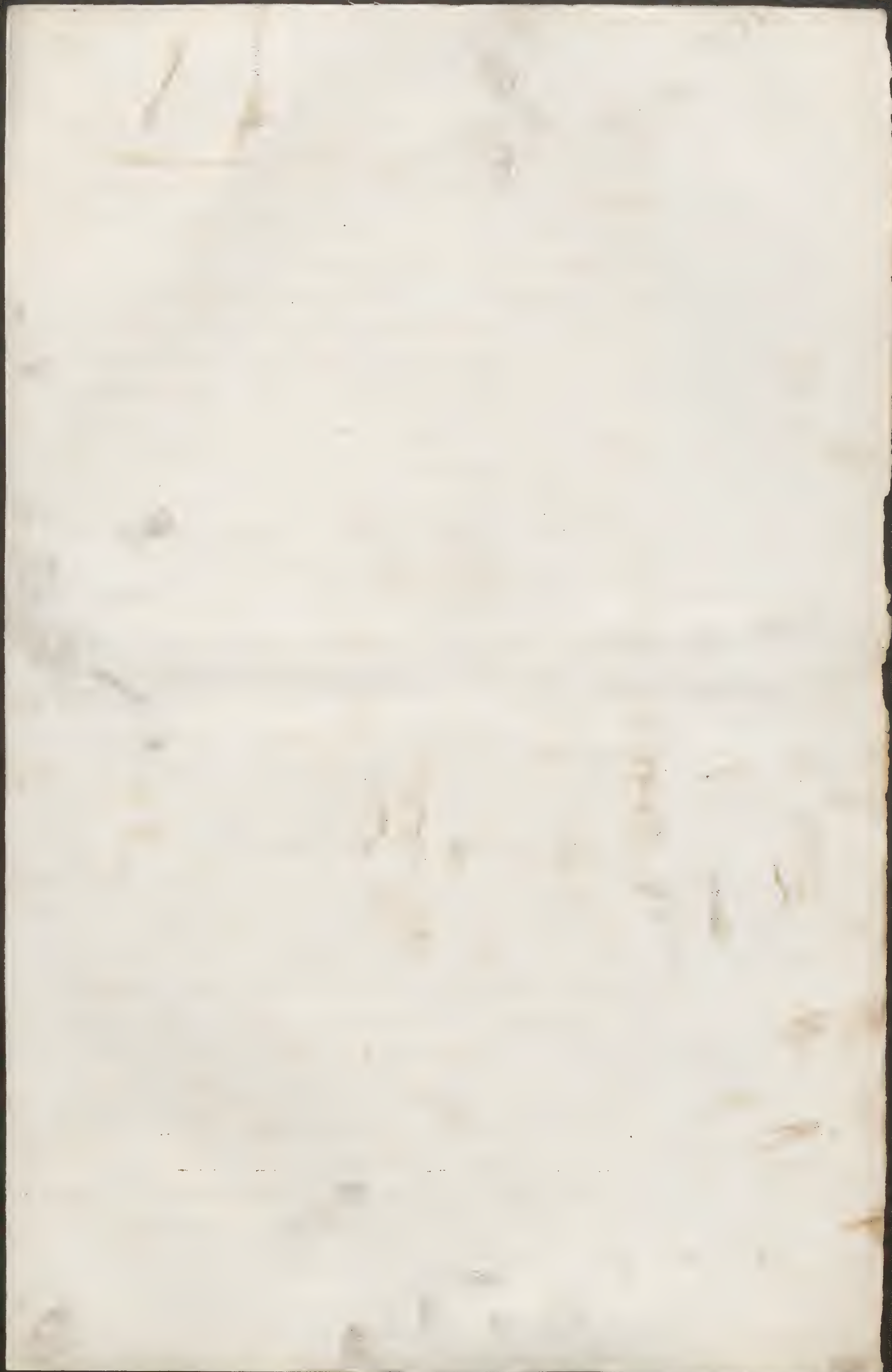
ARC 1 d'2 n 26 (3 m)



184.
de Paris & le collège de Chirurgie. Il donna, en 1747, la
seconde édition de son essai physique sur l'économie
animale, en trois volumes in-12, avec un discours
préliminaire sur l'expérience & la théorie en médecine.
Ce discours a mécontenté bien du monde & l'auteur
devoit s'y attendre. Il avance que des praticiens
sans nombre ont consumé leurs jours dans l'exercice de
la médecine, sans acquérir d'expérience sur le traitement
des maladies. Il en conclut que l'exercice le plus étendu &
le plus multiplié n'assure ni du mérite, ni de la
capacité des médecins. Il trouve que la variété &
l'incertitude des diverses pratiques nationales est une
preuve décisive de l'insuffisance de l'exercice pour
procurer des connoissances solides & vraies.

Il est certain, dit M. Guénay, que
tous les médecins des différentes nations de l'Europe,
anciens & modernes, sont parfaitement d'accord dans
la description des maladies, de leurs signes, de leurs
symptômes, de leurs accidents. Or, ils reconnoissent
tous que les maladies qu'ils ont à traiter dans différents
pays, sont les mêmes parous. Ils nous assurent
de plus que les qualités des remèdes y sont aussi les
mêmes; que ceux qui sont, en France, échauffans ou
rafraichissans, purgatifs ou astringens, irritans ou
calmans, &c. &c. le sont aussi en Allemagne, en
Italie & ailleurs. Ils conviennent par conséquent
que les habitans de ces différents pays sont sujets
aux mêmes maladies & que les remèdes produisent
sur eux les mêmes effets. Si la complexion des
habitans des différents pays y apporte, comme cela
doit être, quelques modifications particulières, elles
sont incapables de détruire les regles fondamentales.
Ce seroit à l'expérience à les faire connoître, mais





sur cet objet, il n'y en a aucune de constante & de décisive.
Ces médecins, ayant établi chez les différents
nations des pratiques diamétralement opposées,
M. Quesnay se croit autorisé à en conclure, qu'on
ne peut les envisager que comme des hommes
imprévus, qui décident de la vie de leurs
concitoyens sur des opinions contradictoires &
contradictoires.

Il seroit par conséquent ridicule de
confondre l'expérience avec l'exercice de cette multitude
de praticiens assujettis à l'usage, livrés à la prévention,
incapables, dans leurs doctrines, de parvenir par des
observations délicates & fort exactes, aux différentes
modifications qui pourroient perfectionner la pratique
dans différents pays.

M. Quesnay n'a pris aucune qualité
au frontispice de la seconde édition de l'Essai sur
l'économie animale. Mais M. Vernage, médecin
de la faculté de Paris, l'un des praticiens les plus
employés de la Capitale, qui avoit été chargé de
l'examen de ce livre, en qualité de Censeur Royal,
lui donna son approbation & le jugea très digne de
l'impression. Il y qualifie M. Quesnay du titre
de Docteur en Médecine de la faculté de Toulouse.
C'est étoit du sein même de la médecine
qui portoit les reproches qui faisoient peine aux
médecins.

Il parut, en 1748, un livret de deux cent
vingt pages in 12, sous le titre d'examen impartial
des contestations des médecins & des Chirurgiens
considérées par rapport à l'intérêt public, c'est un
écrit philosophiquement travaillé, où l'on ne traite ni
l'effet ni de l'intérêt, ni des droits des médecins & des





Chirurgiens. Cet ouvrage a été composé en dix ou douze jours, dans un instant décisif où l'on se préparoit à prononcer un jugement, qui devoit régler le sort des parties, dont l'affaire n'étoit, en ce moment, bien entendue ni par elles mêmes, ni par leurs défenseurs, et en core moins par leurs juges.

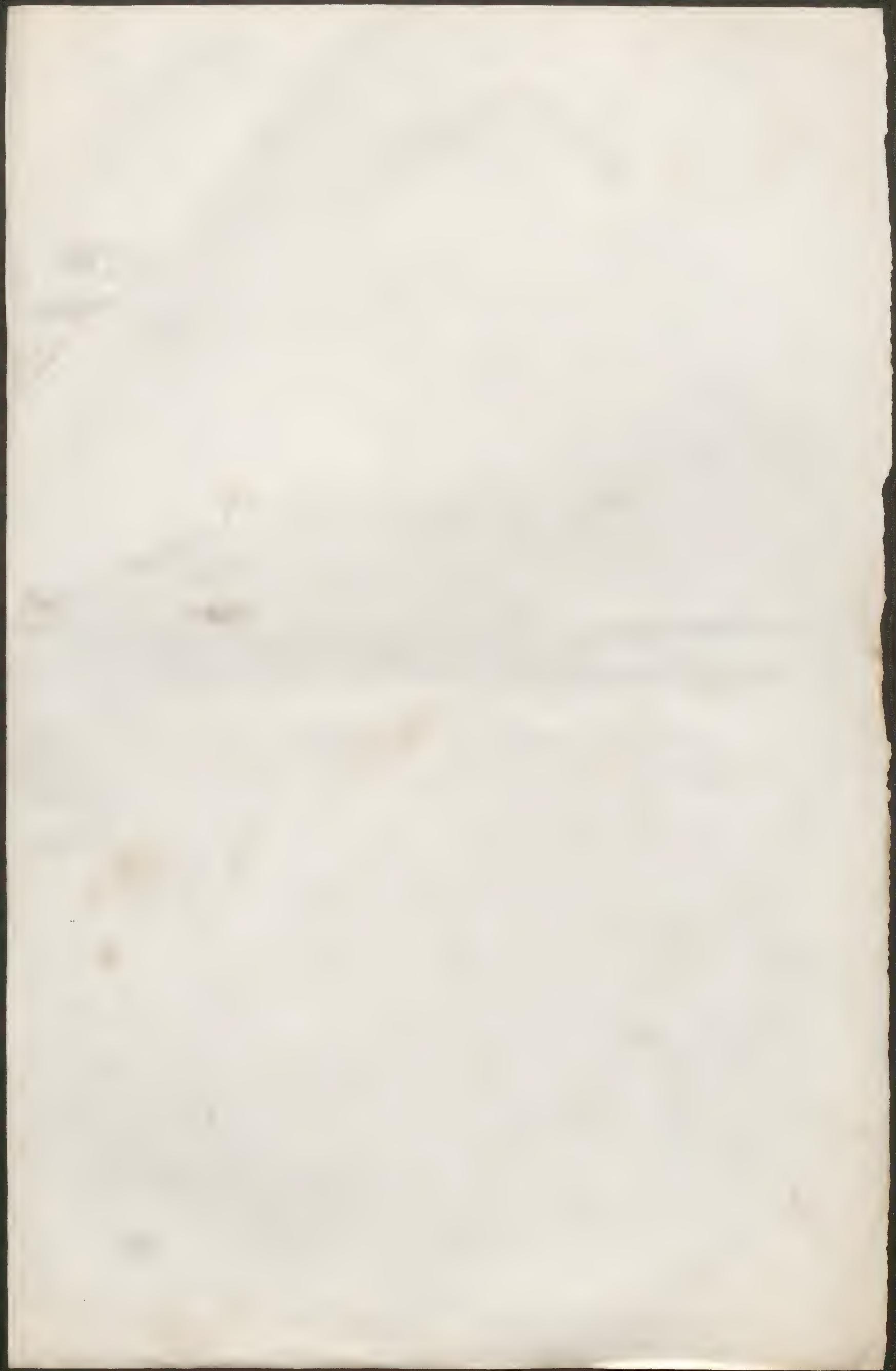
De tous ses ouvrages, c'est celui que M. Quesnay estimoit de préférence. La cause de la Chirurgie y est présentée sous un jour tout nouveau, avec l'avantage qu'elle lui paroissoit mériter.

En 1749, il publia deux traités fort intéressans. L'un sur la suppuration purulente & l'autre sur la gangrène. Les détails, dans lesquels il faudroit entrer pour faire connoître l'étendue du savoir que ces deux ouvrages supposent, seroient trop longs à exposer. Des vues nouvelles en théorie & en pratique, des faits nombreux, observés avec une sagacité singulière. & ramenés à des principes lumineux, font de chacun de ces deux traités un corps complet de doctrine, sur les matières importantes qui en font l'objet. M. Quesnay y prend le titre de Médecin consultant du Roi. M. le Duc de Villeroy s'étoit privé de lui avec regret, pour céder aux desirs qu'avoit eus de se l'attacher une dame de la Cour, qui avoit le crédit d'attirer sur les hommes d'un talent distingué les regards puissans, qui sont leur gloire et leur récompense.

Chaque année M. Quesnay produisoit un nouvel ouvrage. Le traité des effets et de l'usage de la saignée, nouvelle édition de deux traités de l'auteur sur cette matière, réunis, mis dans un nouvel ordre et très augmentés, fut donné au public en 1750. Il obtint peu de temps après l'agrément de traiter de la surveillance de la charge de premier médecin ordinaire du Roi. Il

ACADEMIE
de la Surveill.
de la charge de
premier médecin
ordinaire du Roi.



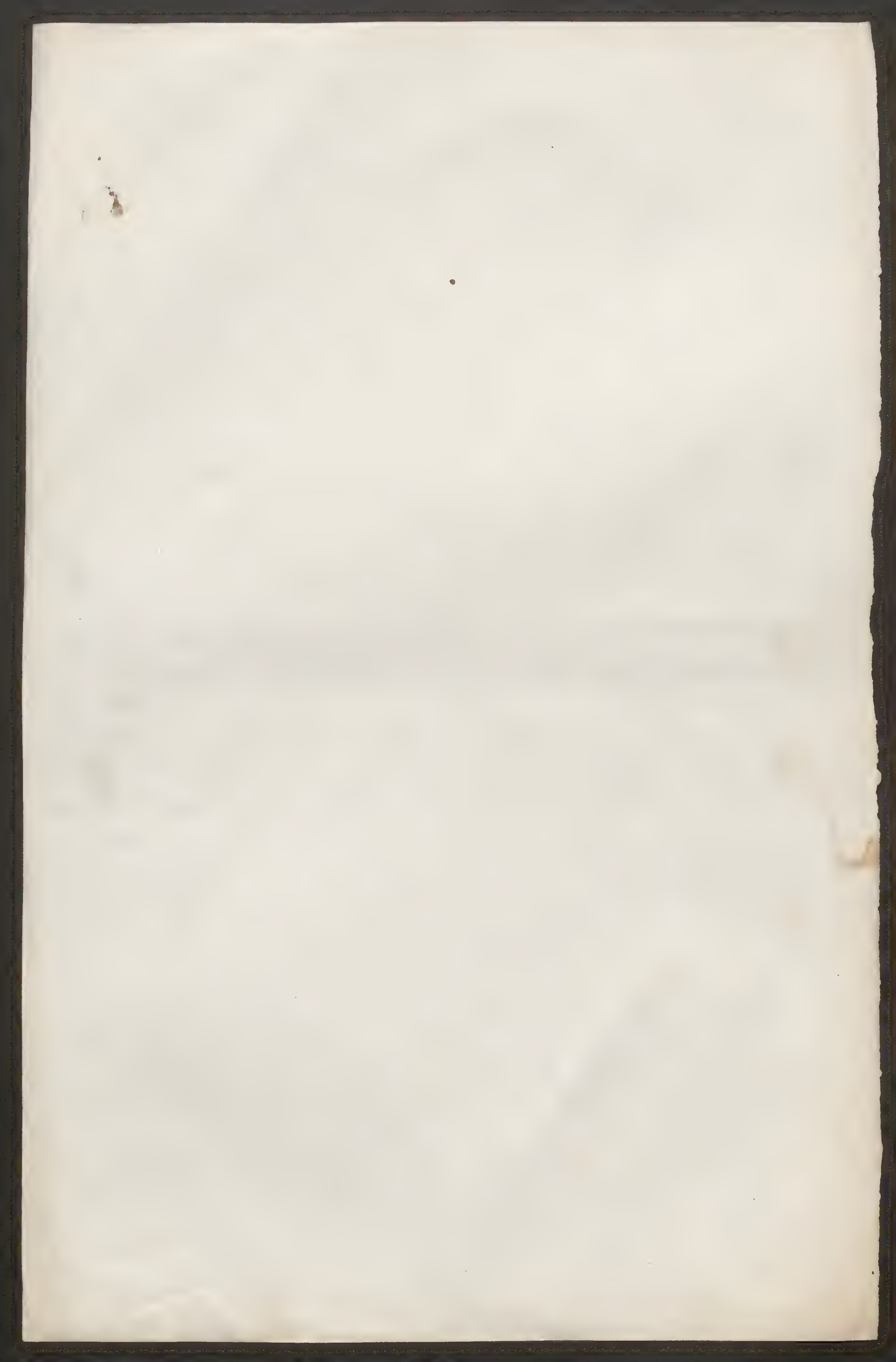


rendit, en cette qualité, des soins assidus à feu Monsieur le Dauphin, dans la petite vérole dont il fut attaqué; en 1752 il le veilla concurremment avec les médecins de Paris, qu'on crut devoir appeler dans cette occurrence. Il fut pour tous gratifiés d'une pension de quinze cents livres et on leur accorda des lettres de noblesse. On dit que le Roi fit à M. Quesnay l'honneur de lui désigner des armoiries. Ce sont trois fleurs de pensées, sur un champ d'argent, à la fasce d'azur. Ces armes faisoient allusion à son esprit naturellement méditatif.

Les titres littéraires avoient pour lui plus d'appas que les distinctions dans l'ordre politique. Le choix que la Société Royale des Hommes & des Lettres, la Royale des Sciences de Paris firent de lui, par sonne en qualité de Secrétaire perpétuel, honneur, le démontre. Son ouvrage, concernant l'art de guerir, est en deux volumes sous le titre de Traité des fièvres continues, dans lequel il rassemble et expose les principales connoissances que les anciens ont acquises sur les fièvres, par l'observation et par la pratique, particulièrement sur les présages, la coction, les crises et la cure de ces maladies, en 1753.

Ces sujets de la plus grande importance ont beaucoup gagné pour l'instruction des gens de l'art, par la perspicacité avec laquelle M. Quesnay les a encoisagés.

L'ouvrage célèbre intitulé: L'ami des hommes, paru en 1756. M. le Marquis de Mirabaud y a travaillé de sa composition, d'ordre le plus utile et le plus intéressant pour l'humanité; et sous le titre courant, l'illustre auteur discute tous les objets qui ont trait au gouvernement: agriculture, commerce, travail d'argent, justice & police, mœurs, lois, finances, colonies, guerres, &c. Ces matières firent l'attention de M. Quesnay. Elles étoient de son genre, et il avoit travaillé à peu près sur ces matières, avec grand



Dictionnaire Encyclopédique les articles fermier & grains,
 et l'on se rappellera qu'abandonné à lui même,
 l'économie rurale avoit été l'employ de ses premières
 années. Il proposa ses observations & ses doutes à M.
 le Marquis de Mirabaud. Les diverses questions qu'il
 avoit traitées furent soumises à un nouvel examen. L'œil
 du génie pénétra dans ce labyrinthe; & M. Guesnay,
 du consentement de tous les amateurs du bien public,
 de ces hommes sçavans & respectables qui s'honorent
 du nom de citoyens, & qu'on désigne sous celui de
 philosophes économistes, devint leur chef et leur
 maître. La vénération que ses disciples ont pour sa
 mémoire est édifiante. Ils n'en parlent qu'avec
 transport. On l'a comparé à Socrate. On l'a appelé
 le Confucius François, ou simplement le Maître. Ses ouvrages
 qu'il a publiés dans les dernières années de sa vie
 sur les questions économiques sont, en grand nombre &
 très variés, dans les éphémérides du Citoyen & dans les
 journaux d'Agriculture. Il a composé la théorie de
 l'Impôt, ouvrage abstrait qui exige la plus grande
 contention d'esprit. On a de lui un extrait raisonné
 des Economies Royales de M. de Sully, in 4°.

M. Delcœur

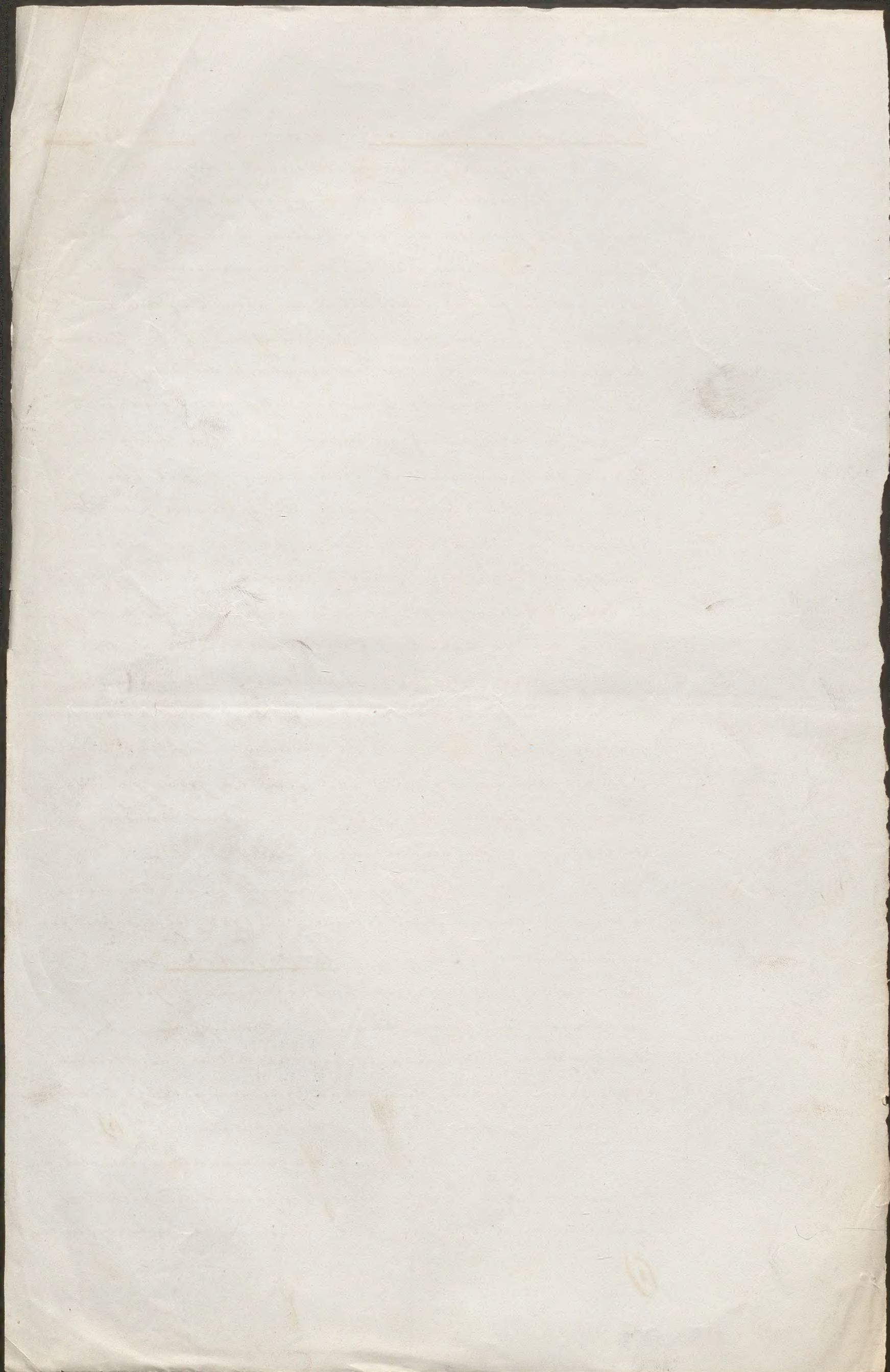
M. Dupont, inspecteur du Commerce
 a recueilli, dans un seul volume, en 1768, divers traités
 de M. Guesnay, tels que : la Physiocratie, ou
 Constitution naturelle du gouvernement le plus
 avantageux au Genre Humain; Discussion &
 Développement sur quelques uns des notions de l'économie
 politique; c'est une suite de la physiocratie; Dialogue
 sur le Commerce & sur les travaux des artisans. &c. (1)

M. Guesnay a été un homme très laborieux.
 Il approfondissoit tous les sujets auxquels il donnoit son
 application, & il y faisoit des découvertes intéressantes,

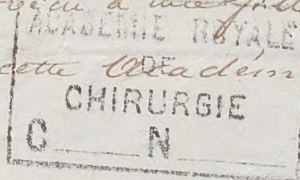
(1)

ARC 1 d'2 n°26 (3r)





qui auroient échappé à un homme ne avec moins de génie que lui. Ses entretiens étoient d'abord profonds & ensuite de devenus lumineux. Il sembloit qu'il allât chercher le savoir où il avoit senti qu'il étoit enfoui. Il fouilloit avec fruit. La méditation étoit son moyen, & il ne s'en étoit jamais servi sans succès. La conversation étoit gaie & amusante. Ses douleurs de la goutte, auxquelles il étoit sujet, n'empêchoient pas qu'on ne s'entretînt auprès de lui sur des matières de pur agrément, & il y prenoit part. Personne n'a souffert plus patiemment. Il étoit digne d'être compté parmi les disciples de Zénon. Son tact étoit sûr & il jugeoit excellentement. Le serpent de l'envie n'a jamais sifflé dans son cœur. Il étoit fort tolérant. On ne lui a jamais entendu dire du mal de qui que ce fût. Son ame étoit franche, naïve, sans replis. Il a vécu à la Cour comme un Cénobite, sans autre passion que celle de travailler d'esprit, et toujours dans des vues utiles pour le bonheur de l'humanité. Ce doit être un grand sujet d'éloge pour M. Guesnay qui ayant été assez longtemps au centre de la faveur & à la source des grâces, il ait résisté à la séduction de l'exemple & n'ait jamais pensé à la fortune. Il est mort avec la plus parfaite tranquillité d'ame, le seize Décembre dernier, (1774) vers les six heures du soir, âgé de près de quatre vingt ans. M. Guesnay étoit veuf depuis longtemps. Il a laissé un fils, qui vit dans sa terre de Saint Germain de Beauvois, en Nivernois. Il a survécu à une fille, qui avoit épousé M. Hevin, membre de cette Académie & premier Chirurgien de Madame.



ARC 1 d'2 n'26 (36)



